

3089

*Kommars respectueux. F.P.*

CONFÉRENCES À L'USAGE DES PRISONNIERS DE GUERRE PUBLIÉES PAR LE COMITÉ DE L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE POUR LES ÉTUDIANTS PRISONNIERS DE GUERRE, AINSI QUE PAR LA SECTION DES LIVRES DE LA CROIX-ROUGE DANOISE.

SÉRIE A No. 5

# FREDERIK POULSEN

## HÉRODOTE



COPENHAGUE

IMPRIMERIE J. JØRGENSEN & CIE. (IVAR JANTZEN)

MCMXVIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



150970

# HÉRODOTE

par

Frederik Poulsen.

Le besoin de savoir comment la vie se formait, et ce qu'on faisait pendant l'antiquité, est un produit de la civilisation. Chez les tribus sauvages et les peuples primitifs la tradition ne se maintient que pendant une ou deux générations tout au plus, et l'ethnologue désireux d'établir le rapport entre les races et leur passé ne dispose d'autre matériel historique que les dialectes qu'on parlait et les instruments, dont on se servait. L'intérêt historique ne s'éveille qu'à partir du moment où la vie familiale devient assez forte et assez intime pour que les liens, qui unissent les membres, ne soient pas rompus avec la mort. Dans la vie primitive des familles le culte des tombeaux et des ancêtres forme le point central, où tous les membres de la famille se rencontrent dans le même respect craintif et autour des offrandes faites en commun. Le premier résultat de cette crainte du retour des âmes est la décoration des tombeaux et la glorification des morts pendant et après les funérailles. La sentence «de mortuis nil nisi bene» (ne dire que du bien des défunts) a pour l'homme primitif une portée à la fois plus profonde et plus grave, du moment qu'un seul mot audacieux peut inciter le défunt à la vengeance. Les continuelles louanges des morts amenaient à croire que les ancêtres étaient réellement des êtres supérieurs. Et à cette conception s'associent les idées et les récits des anciens. Eux-mêmes étaient plus forts et plus

habiles pendant leur jeunesse, et leur époque en porte involontairement l'empreinte. Ils s'aperçoivent non-seulement de la décadence de leur propre force, mais aussi de celle de leur époque, et sur cette décadence générale ils façonnent alors une philosophie qui emprunte son importance à leur âge avancé. Ayant assisté eux-mêmes à cette décadence pourquoi ne serait-elle pas vraie?

La confiance des anciens dans le passé, représentant une époque plus heureuse et bien meilleure, est l'image historique le plus primitif du monde, et c'est encore aujourd'hui la manière fondamentale des gens simples de voir l'existence ici-bas. Un des monuments danois les plus anciens qui portait des inscriptions en runes (la pierre de Tryggevælde) fait dire de Gunulv l'Eloquent: Rares sont ceux qui naissent meilleurs que lui. — C'est la même pensée qui est prédominante dans les œuvres les plus anciens de la littérature grecque: les épopées homériques.

Quand les héros d'Homère saisissent une pierre on dit: Deux de nous ne pourraient même pas l'ébranler, alors que, tout seul, il la balançait avec facilité. Comparez la Saga d'Egill, chap. 30, où lui, Skallagrim, plonge et rapporte du fond de la mer une pierre tellement énorme que »c'était tout juste que quatre hommes pussent la soulever«. Le vieux Nestor dit quelque part (Iliade I, 260 et suiv.): »Jamais je n'ai vu, et jamais je ne verrai des hommes comme Peirithos, Dryas...« et il nommait les héros de sa jeunesse. »J'ai lutté au milieu d'eux, mais aujourd'hui aucun de mes contemporains ne pourrait lutter avec eux. Ils écoutèrent mes propositions et ils suivirent mes conseils«. La vie d'à présent est donc misérable, comme sont misérables les mortels d'aujourd'hui. Et le poète homérique fournit lui-même l'explication dans cette gracieuse description que fait Eumée de son île natale, où il passait les années de sa jeunesse (Od. XV, 403): »Il y avait là de la richesse et de l'abondance, mais nulle pauvreté, nulle maladie triste. Quand les gens étaient vieux, Apollon et Artémise arrivaient et les tuaient de leurs flèches douces«.

Ainsi sonne l'ode qu'il fit au pays perdu de sa jeunesse, avec sa félicité et sa beauté. Pour exprimer la force créatrice de la pensée Novalis disait autrefois: »Quand je crois en Dieu, dieu

est«. La même chose lui est arrivée: Dans sa jeunesse il ne pensait ni aux maladies ni aux chagrins, qui par conséquent n'existaient pas pour lui. La mort elle-même était lointaine et douce.

Cette appréciation du passé est plus accentuée chez le poète Hésiode. Lui, le prophète-paysan du misérable Askra (dans la Béotie), »où l'hiver est méchant et l'été brûlant, et jamais à point«, sent plus fortement la misère de son temps et de son entourage, et il rêve aux temps passés qui s'écoulaient sans chagrin et sans peine, »alors qu'aujourd'hui la terre et la mer, les jours et les nuits, sont pleins de maladies et de malheurs«. Dans son livre »Les cinq âges« il va jusqu'à mettre en système les splendeurs du passé et le déclin de toutes choses du présent. L'âge d'or et l'âge d'argent sont pour lui de véritables rêves paradisiaques. L'âge d'airain était par contre plus historique. Les hommes étaient brutaux et doués de forces herculéennes. Mais la disgrâce des dieux les frappait, et inconnus ils partirent pour Hadès. Ici le souvenir de la fin subite des royaumes »mycéniens« semble avoir été conservé. Vient ensuite l'époque meilleure des héros, et enfin le cinquième âge, l'âge de fer, qui est celui que nous vivons actuellement. »Hélas, j'aurais voulu être né plus tôt ou plus tard, mais non au milieu d'eux. Maintenant la désolation règne jour et nuit, père et fils ne se ressemblent pas, et quand les fils grandissent, ils insultent et méprisent les parents au lieu de les nourrir«. Et il ne sait pas tout le mal qu'il voudrait dire de ses contemporains.

A l'encontre des misères de nos jours c'est une consolation d'écouter les légendes et leurs brillants héros qui laissent leur vie pour Thèbes et pour Troie. Hésiode statuait que la mission des poètes était de chanter la gloire des dieux bienheureux de l'Olympe et des hommes du temps passé dans le hall du roi, faisant oublier aux soucieux leur douleur. La consolation pour eux c'est que le poète disait la vérité. Cela nous rappelle ce que l'auteur danois Grundtvig dit dans son traité sur les chants des Eddas: »Si l'enchantement d'une existence supérieure, créée par la fantaisie du poète, contribue à élever l'esprit, il l'élève doublement quand, par sa teinte historique, il parvient à lui donner l'empreinte de la réalité. Ce que nous voyons comme ayant une fois existé rallume notre espoir de rajeunissement«.

C'est là le point central: Dans les chants résonnent l'appel à et l'espoir d'une renaissance. C'est alors que nous comprenons l'importance des chants homériques comme littérature d'édification. L'édification directe par des considérations d'ordre moral n'était pas du goût des anciens Grecs. C'était les narrations qui élevaient leurs cœurs au dessus de la trivialité du jour. Les philosophes grecs disaient à la jeunesse: Voyez vous-mêmes! — ainsi qu'on le fit en érigeant des statues sur les places publiques aux vainqueurs des jeux olympiques. Ils indiquaient le but, mais les jeunes devaient eux-mêmes trouver le chemin. Ils dégageaient des sentiments féconds, mais ils s'abstenaient de leur inoculer des notions inanimées. Pendant toute l'antiquité grecque on laissait pour ainsi dire la jeunesse aux mains d'Homère, quoique le moral des odes, surtout leur représentation des dieux, était l'objet de raillerie et d'attaques violentes, depuis Xénophane jusqu'à Platon; or les attaques ne produisaient aucun effet.

C'est ainsi que le poète grec s'estime être l'apôtre des anciens mythes, et cela depuis Homère jusqu'à Pindare. Le peuple est comme l'enfant qui ne se lasse pas d'entendre raconter une vieille légende sous une forme et avec des transformations éternellement nouvelles. Dans la campagne de Grèce Hérodote oblige Xerxès à s'agenouiller à l'endroit même où s'élevaient autrefois Troie et le château de Priamos. Usant peut-être d'une certaine licence poétique il laisse le Barbare s'incliner devant la force puissante des souvenirs.

La joie d'entendre ces vieilles légendes dépendait d'ailleurs en grande partie de l'esprit national. Pour les citoyens le poète chantait le passé de la cité. Dans les salles splendides de la noblesse ce fut le passé de leurs ancêtres qu'il chanta. Chaque famille noble faisait remonter ses aïeux à un héros, dont on ne pouvait jamais trop souvent entendre louer le renom. Les odes de Pindare sont typiques pour ce genre de poésie nobiliaire, surtout le quatrième ode pythique au Prince Archésilaüs de Cyrène. Celui-ci considérait l'Argonaute Euphémios comme son aïeul dont le fils Leukophanes vint plus tard en Laconie. Au quatrième degré Sesamos amenait une colonie à Théra, au dix-septième Battos

fonda Cyrène, et son descendant au huitième degré fut Archésilaüs. Tout cela constitue un tissu d'histoire et de légende. Le poète n'invente pas librement. Il étudie le passé de la famille à l'aide de tables généalogiques. Dans son quatrième livre Hérodote énumère les hommes les plus remarquables de la famille d'Archésilaüs. Des tables généalogiques ont donc existé et ont fourni le germe de l'histoire. Bientôt on établit d'une manière semblable des listes sur les événements les plus remarquables dans l'existence des cités et des temples, en analogie avec les chroniques moyenâgeuses des villes et des couvents. On établit la liste des fonctionnaires, des vainqueurs dans les jeux olympiques etc., et c'est le sentiment de famille et l'esprit national qui éveillent et nourrissent l'intérêt historique.

Cette historiographie, où ceux qui la cultivent sont généralement appelés des logographes, continue jusqu'à Hérodote. De même que les guerres médiques designent un changement dans l'histoire de la civilisation hellénique, de même leur narrateur établit les bornes de l'historiographie du temps.

Dans l'introduction Hérodote annonce tout de suite ce qu'il a voulu avec son grand œuvre: Décrire les grandes actions admirables des Barbares et des Hellènes et montrer la cause de l'hostilité entre eux.

Tout de suite il nous fait sentir la force de la tradition en ramenant les causes de l'hostilité aux temps héroïques. Son explication rationaliste des mythes n'est pas nouvelle non plus, mais bien en conformité des méditations ioniennes. Nous arrivons pourtant rapidement jusqu'à Crésus et à une description de l'histoire, des mœurs et des habitudes des peuples de Lydie. Et maintenant il continue d'avancer avec des arrêts fréquents et avec des descriptions nombreuses et variées de contrées étrangers. — La signification grecque du mot »histoire« est le mieux rendue par recherches scientifiques, car il comprend les sciences de la mythologie, le folk-lore, la géographie, l'ethnographie, la géologie, la minéralogie etc. Rien n'est sans importance pour Hérodote. Il parle de la découverte faite sur les montagnes d'Egypte de sel et de coquillages, et il en conclut qu'aux temps préhistoriques

la vallée du Nil avait été recouverte par la mer. Et c'est très exact, car la vallée date seulement de la formation miocène. Il s'arrête au cours du Nil et des fleuves de la Russie méridionale, aux conditions climatologiques du midi de la Russie, avec ses pluies estivales si surprenantes pour un méridional. Il travaille déjà tout à fait dans l'esprit d'Aristote, et prévient comme lui contre le rejet de l'étude des formes animales inférieures, car »la nature créatrice provoque des sensations infinies chez celui qui sait saisir les causes et se sent poussé vers la reconnaissance de la vérité«.

Mais avant tout Hérodote est historien et préoccupé de l'évolution de l'humanité. Sa soif de vérité et sa noblesse d'âme lui permettent de réaliser son programme : de peindre aussi les bonnes actions des barbares. Vis à vis de la civilisation égyptienne son respect est presque naïf. Sur ce point son influence est tellement prodigieuse, que des égyptologues modernes, comme Erman et Maspéro, ont souvent été obligés de mettre en garde contre une foi exagérée dans la »science« égyptienne. Sans se laisser scandaliser il raconte les coutumes journalières des Egyptiens, si diamétralement différentes de celles d'autres nations, aussi bien lorsqu'ils mangent, qu'il pétrissent la pâte et la glaise, qu'ils tissent ou qu'ils obéissent à un besoin naturel. Dans le domaine de la morale il est d'ailleurs remarquablement exempt de préjugés, et il décrit d'une façon très objective la prostitution religieuse des Assyriens. Sur ce point, comme sur celui de la religion, il voit clairement que chaque peuple préfère ses propres coutumes. Il laisse p. ex. Darius, le roi des Perses, appeler auprès de lui les Grecs et les Kallatiens indiens pour demander aux premiers, s'ils pouvaient s'imaginer de manger leurs ancêtres, et aux derniers s'ils voudraient les brûler. Les deux peuples repoussent avec horreur la proposition, et déclarent simultanément que le contraire serait seul juste.

Le savoir et l'intérêt historique d'Hérodote lui permirent d'apercevoir plus distinctement les qualités des Barbares. Il décrit de façon saisissante la guerre des Scythes de la Russie méridionale contre Darius, le roi des Perses, et raconte, comment ils continuaient à se retirer sans livrer bataille, détruisant tout ce qui se

trouvait entre eux et l'armée assaillante. Quant aux Perses il montre le plus grand respect pour leurs qualités administratives, qui se manifestent surtout dans la gestion de leurs finances et dans l'administration des postes, mais en même temps il accentue souvent leur conviction, que tout est faisable si l'on opère avec les masses. Sur ce point il est un Hellène de pur sang qui sait que tout dépend uniquement des qualités des hommes disponibles. C'est cette même contradiction entre Barbares et Hellènes qui est la base des conversations imaginées entre Crésus et Solon. Contre le premier qui se targue de ses richesses — aussi une sorte de déploiement des masses — il oppose Solon comme le représentant de la noble philosophie hellénique. Parfois Hérodote laisse les Barbares parler et agir comme des Hellènes, mais alors c'est uniquement pour obéir à des égards artistiques. Quand Psamménit, roi d'Égypte, a été fait prisonnier par Cambyse, et qu'il voit son fils et sa fille entraînés vers la mort, il reste silencieux. Mais lorsqu'il voit un de ses vieux amis réduit à mendier, il fond en larmes, et sur la question étonnée de Cambyse il répond: »Mes chagrins à moi sont trop grands pour les larmes, mais quand je vois un homme au seuil de la vieillesse être réduit à mendier, j'ai réellement une raison de pleurer«. Dans la douleur il investit ici son personnage d'une attitude véritablement hellénique. Un autre exemple frappant, c'est quand Hérodote laisse le Perse Arthabanos professer sa propre croyance en Némésis, le laissant aller jusqu'à fournir une explication rationaliste et scientifique des rêves. Il fait cela pour l'effet dramatique. Il a besoin de quelqu'un qui puisse exprimer sa propre vue sur l'expédition de Xerxès et se sert pour cela, sans se préoccuper de la vraisemblance historique, d'un Perse de la famille la plus proche du roi. Ces exemples montrent que le vieux poème épique, avec ses scènes et ses dialogues si pleins d'effet, a mis son empreinte non-seulement sur la forme historique, mais aussi — ce qui est pire — sur l'action historique. Malgré la richesse de sentiment qui caractérise la scène entre Xerxès, pleurant sa légion d'hommes, parce qu'aucun ne vivra dans cent ans, et Artaban, trouvant bien plus triste encore que de leur vivant chacun de ces innombrables hommes voudrait



mourir non pas une fois mais souvent, il ne faut pas y voir autre chose qu'une composition poétique, nous apprenant davantage sur Hérodote que sur les personnages qu'il décrit.

Voilà pourquoi, dans la narration, l'art d'Hérodote célèbre ses plus grands triomphes quand il décrit ses compatriotes. Dans son récit si détaillé de ce fils orgueilleux du tyran Périandre, qui par son entêtement menait son père au tombeau, il évoque l'image de cette haine hellénique si particulière, si forte et si fidèle jusque dans la mort. Le contraste entre les tribus grecques apparaît surtout dans l'amusante description de la visite d'Aristagoras à Sparte. Nous y voyons l'Ionien bavard, cherchant d'obtenir le concours des Spartiates pour soutenir sa ville Milet pendant l'insurrection des Perses, déployer une carte dans l'assemblée du peuple laconien, et d'y montrer tous les avantages, tout ce qu'il y aurait à gagner, dans les différentes contrées du royaume du roi perse. Il se tait enfin, mais les Spartiates restent silencieux. Alors le roi se lève et dit: »Oh, étranger, revenez après-demain«. L'assemblée est dissoute sans que nous sachions, si elle a compris un traître mot de toute l'affaire. Le surlendemain Aristagoras revient, et le roi lui pose cette unique question: »Combien de journées de marche y a-t-il depuis la mer ionienne jusqu'au roi des Perses«? L'Ionien se trouble et oublie de mentir comme il aurait dû le faire, et répond: »Trois mois«. La réponse fut: »Ayez quitté Sparte avant le coucher du soleil«. Aristagoras ne désespère pas, mais essaye de corrompre le roi des Spartiates. Il est tout près d'y réussir, car les Spartiates sont moins inaccessibles à l'or qu'à la raison. Cette méchanceté fine et cette clairvoyance poétique nous amusent, mais comme vérité historique le récit laisse certainement beaucoup à désirer.

Par contre il n'est guère exact quand on dit que la piété d'Hérodote aurait fait tort à l'exactitude de son exposé des phénomènes domestiques et religieux, en rendant la vérité assez obscure sur ce domaine particulier. Il est sans aucun doute fidèle aux dogmes et sa défense p. ex. de l'oracle de Delphes, à l'occasion de la chute de Crésus, est un modèle de sophistique théologique. Sans difficulté pourtant nous remarquons derrière son apologie la

prodigieuse importance de cet événement. L'impression produite sur les Grecs par l'infortune de Crésus est comparable à celle produite sur Voltaire et ses contemporains, méditant sur la destruction de Lisbonne. Les deux événements firent douter de la Providence des dieux. Car ici Apollon abandonnait l'homme qui avait fait les plus riches cadeaux au dieu — des cadeaux qui, tout de suite, attiraient l'attention des pèlerins delphes — et par un oracle douteux il l'entraîne même à sa chute. D'une manière analogue Hérodote certifie que l'oracle se laissait corrompre, et qu'au commencement des guerres des Perses il était si découragé qu'il conseillait aussi bien aux Athéniens d'abandonner tout espoir qu'aux Argiens et aux Spartiates. Par sa simplicité religieuse Hérodote nous permet précisément d'apercevoir bien plus clairement la fragilité de la théologie grecque qu'aucune polémique directe ne nous aurait permis de le faire.

Malgré qu'Hérodote ne cesse d'admirer et de célébrer les qualités des Hellènes, il est le premier Grec qui reconnaît, qu'en fait de peuple civilisé les Grecs sont des enfants. Il n'est pas pour rien un élève des Egyptiens. Ce sont eux qui lui ont fait voir le côté ridicule des tables généalogiques des Hellènes, terminant après 18 générations par un dieu. Il polémise «sub rosa» en racontant, comment l'historien Hécatee de Milet par un prêtre fut introduit dans une salle, où 345 générations de grand-prêtres étaient représentées par des statues, sans que pour cela la famille n'arrivât ni à un héros ni à un dieu. Avec Hérodote le monde devient plus vieux, et par sa science il détruit le vieux plan schématique de l'histoire. Les dieux grecs eux-mêmes sont jeunes en comparaison des dieux égyptiens. Pourtant, il s'effraye lui-même de cette opinion et ajoute: «certes, ils sont bien assez vieux, mais leurs noms étaient ignorés par les Grecs».

Mais dans cette œuvre quel rapport y a-t-il entre les écarts souvent insupportables et la préoccupation continuelle des bagatelles? Le point central est toujours la lutte entre le barbarisme et l'hellénisme. Il recherche ses causes loin en arrière et dans des contrées éloignées. Lentement et menaçant les nuages arrivent de l'Est, et plus nous nous rapprochons de l'orage, plus le récit

prend une forme solide. Le septième livre, avec la marche en avant de Xerxès, produit l'effet d'une formidable tragédie autour du destin, avec des pressentiments, des présages et les premiers recontres qui laissent prévoir l'issue. Et après la tempête la jeune fortune de l'Hellade s'avance, pareille au soleil qui perce les images. Pour Hérodote le but de son œuvre historique devient presque involontairement aussi celui de toute l'évolution. Le passé prépare le but, qui est le salut de l'Hellade, le salut de la civilisation — et ce but est atteint. Les anciens poètes chantaient l'âge d'or du passé, et longtemps encore, après les guerres des Perses, ce fut les légendes qui fournissaient la matière des drames et des peintures. Mais dans la science historique Hérodote rompait avec la morale ancienne. Le passé l'intéresse et le remplit de piété, parce qu'il détermine le présent et le réalise. Le passé fournit l'explication du présent sans avoir été meilleur. Hérodote est le créateur de la perspective historique, où toutes les lignes se dirigent en avant vers le présent.

Mais là aussi la science ionienne avait préparé le terrain. Au sixième siècle des études géologiques, entreprises dans les carrières de Syracuse, amenaient le philosophe Xénophane à ce résultat, que l'évolution de la terre ne se faisait pas par bonds, mais par transitions régulières. Dans l'histoire du genre humain il supposait la même évolution graduelle. «Au commencement les dieux ne faisaient pas tout voir aux mortels, qui peu à peu, à force de recherches, trouvaient eux-mêmes le meilleur». Peut-on s'imaginer une philosophie moderne plus simplement et plus clairement exprimée par opposition à l'ancienne croyance paradisiaque religieuse? C'est cette pensée qui prend une ampleur plus grande dans l'imposant drame mondial d'Hérodote.

Hérodote qu'a-t-il attendu de l'avenir? Directement il n'en dit rien, étant trop préoccupé du passé et du présent. Mais sa morale contient sa réponse. Les barbares furent brisés par l'orgueil du succès, oubliant les éternelles barrières entre les dieux et les hommes. De son expérience de la faiblesse humaine est né son culte du Némésis. En réalité cette croyance n'est basée sur autre chose que sur l'antique philosophie hellénique qui dit: Connais-toi

toi-même. Apprends à connaître les étroites limites de ta nature, la beauté passagère de la vie et du bonheur, l'ardeur toujours éveillé des dieux. Mais cette philosophie atteint également une profondeur bien plus grande chez Hérodote, par suite du champ bien plus étendu de son expérience, et professée surtout à une époque où l'orgueil était bien proche, tellement le bonheur était sans limites. Il est possible qu'à un moment de sa vie il a cru que la timidité grecque en face des dieux pouvait assurer le bonheur du peuple. Mais il a vécu trop longtemps, et le début de la guerre du Péloponnèse lui a appris que les malheurs peuvent surprendre l'Hellade et venir non seulement du dehors, mais aussi de ceux du pays qui sont au pouvoir. Une foi mélancolique dans le cours de choses et que le bonheur est payé avec le malheur, est l'idée fondamentale profonde et sereine de l'œuvre.

La conception historique d'Hérodote, n'étant en rien semblable à l'interprétation optimiste du progrès général, est actuellement la communauté de l'Europe civilisée. Quand nous parlons de l'antiquité, du moyen âge et des temps présents, nous pensons à l'évolution qu'a subi notre propre civilisation à travers ces périodes. On ne mentionne les autres peuples qu'autant qu'ils ont joué un rôle dans le drame de notre civilisation. Par histoire universelle on comprend en général l'histoire de cette Europe seulement qui a hérité de la civilisation de l'Hellade. Le but de notre enseignement de l'histoire devient donc le même que chez le vieux Hérodote: Montrer les origines de notre propre époque.

## **Aux comités de prisonniers constitués dans les camps de prisonniers de guerre.**

Nous avons l'intention de faire paraître deux fois par mois des livraisons de conférences à l'usage des prisonniers de guerre pareilles à celle-ci, en deux séries dont l'une académique (A) et l'autre populaire (B). Ces conférences se publieront sous une forme identique en langue française, anglaise, italienne, russe et allemande et seront expédiées à tous les camps de prisonniers qui nous sont connus dans les pays belligérants. Il s'ensuit que les sujets dont traitent ces conférences seront de nature strictement neutre et en dehors des conflits mondiaux actuels.

Notre intention ici est de contribuer à satisfaire les besoins intellectuels des prisonniers et d'entretenir la culture de leur esprit tout en leur fournissant des distractions utiles. Nous nous adressons donc aux comités qui se sont constitués dans un nombre considérable de camps, dans le but de procurer à leurs camarades des éléments d'instruction, d'enseignement et de distraction. Nous prions lesdits comités de veiller à ce que la lecture de chacune de ces conférences soit confiée à un prisonnier instruit et auquel le sujet donné soit familier, en sorte qu'ayant pris connaissance de l'article à lui confié il puisse non seulement faire la lecture à ses camarades, mais aussi y ajouter du sien s'il se sent capable et désireux de compléter par ses connaissances personnelles les renseignements contenus dans la conférence. S'il surgissait chez lui ou chez l'un des auditeurs le désir d'éclaircir des doutes que pourrait éveiller telle ou telle question effleurée par le sujet de la conférence, nous prions les intéressés de s'adresser à nous afin que nous puissions donner les réponses et éclaircissements désirés autant qu'il est en notre pouvoir.

Nous serions également heureux de nous mettre en rapport direct avec lesdits comités afin d'apprendre par leur entremise quels sont les sujets que les prisonniers désiraient voir traités dans les prochaines conférences et quelles sont les conférences déjà lues qui auraient paru les plus appropriées au but proposé.

En cas de réclamation ou de communication à nous faire concernant n'importe quelle question en rapport avec les conférences émises par nous, chacune de ces dernières doit être désignée par son titre et le numéro de sa série.

En outre nous prions tous les prisonniers internés en Allemagne et en Autriche-Hongrie de nous adresser leurs réclamations dans cette matière par l'entremise de notre bureau à Berlin: *Dänisches Rotes Kreuz Bücherabteilung, Unter den Linden 40—41, Berlin.*

Copenhague, juillet 1918.

Section pour livres de la Croix-Rouge Danoise.